



Ancien rédacteur en chef de La Libre Belgique, Jacques Franck, 85 ans, raconte son parcours personnel et professionnel dans La vie est un voyage.

Il revient sur sa jeunesse, son service militaire, sa passion pour l'histoire ou l'évolution du journal. Et parle de liberté, de Dieu et de l'Eglise.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Jacques FRANCK

« Comprendre LE MONDE ET TRANSMETTRE »

— Vous avez quitté la direction de la rédaction de *La Libre Belgique* il y a vingt ans mais vous continuez à y écrire...

— Je fais des comptes rendus de livres. C'est un plaisir de continuer ainsi à collaborer. Et une source infinie de découvertes et de contacts avec des auteurs. Je vais chaque semaine au journal apporter mon article, cela me donne l'occasion de revoir des anciens et les nouveaux journalistes, de participer à sa vie et de me rendre compte comment il continue d'évoluer.

« Ma mère nous a toujours appris que la création du monde racontée dans la Bible était symbolique. »

— *La Libre Belgique* reste votre maison ?

— J'y suis entré en 1957, j'avais vingt-six ans, et y suis resté près de quarante ans. C'est ma maison, ma vie. À l'âge de la retraite, il est bon de ne pas se replier sur soi-même et d'être disponible pour des activités, des collaborations. Chacun a intérêt à se retrouver dans une famille élargie qu'il peut choisir et y rendre des services.

— Vous restez donc aujourd'hui dans la continuité de ce que vous avez fait toute votre vie : écrire.

— C'est ma manière d'être au monde : révéler aux autres ce qui est intéressant, faire comprendre le monde et les problèmes dans leur complexité, notamment dans mon domaine de prédilection, l'histoire. Cette passion a commencé quand j'avais dix ans. L'histoire est la mère de toute compréhension. Elle m'a amené au journalisme même si j'ai fait des études de droit à Louvain. Certains dirigeants manquent de cet adossement au passé pour comprendre le présent. C'est pourtant la clef de la compréhension du monde et des différences entre les hommes et entre les cultures.

— Vous êtes né à Anvers dans une famille de la bourgeoisie francophone catholique et vous avez étudié chez les jésuites, dans un milieu très cadré à l'époque. Quels souvenirs en gardez-vous ?

— Je n'ai pas de mauvais souvenirs de ma jeunesse ni de cette éducation. J'ai eu des parents cultivés et intelligents.

Nous étions quatre garçons, ma mère était régente littéraire, mon père avocat. Ma mère m'a appris la religion, nous a donné cours d'école primaire elle-même à la maison. Nous vivions alors à la campagne avant d'aller au collège pour le secondaire et de nous installer en ville. C'était une éducation raisonnable. On expliquait pourquoi une mesure était prise ou un refus énoncé. La conception de la religion était ouverte. Ma mère nous a ainsi toujours appris que la création du monde racontée dans la Bible était symbolique. Je dois à mes parents mon ouverture à la culture. Je trouve que c'est bon qu'il y ait d'abord un cadre, que l'on peut ensuite prendre ou rejeter.

— Vous ne gardez pas un mauvais souvenir de votre service militaire. Vous faites même l'éloge du « drill », la marche au pas.

— Son intérêt est l'apprentissage de la maîtrise de soi, corporelle et psychologique. Regarder devant soi, marcher en suivant l'alignement, présenter les armes, maîtriser ses mouvements, c'est extraordinaire d'arriver à cela, tout comme les danseurs ou danseuses classiques éprouvent du plaisir à obtenir une domination absolue de leur corps quelques secondes dans une même attitude. J'aime cette réflexion paradoxale : « Plus le cadre est strict, plus je me sens libre. » Il suffit d'obéir pour être libre ensuite. Les moines dans les monastères vivent cela aussi. Même s'ils savent qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent, qu'ils sont soumis à un règlement. Le service militaire permet la rencontre de gens de tous horizons et milieux sociaux. Je regrette que cela n'existe plus et je suis partisan d'un service civil aujourd'hui, à défaut d'un retour au service militaire.

— En quarante ans, vous allez connaître toutes les facettes du métier de journaliste, couvrir aussi bien l'actualité politique belge qu'internationale ou culturelle. Aujourd'hui, que diriez-vous de ce parcours ?

— Je dirais : « Merci ! ». J'ai eu, grâce au journal, une vie magnifique. Je n'ai rien demandé. J'y suis entré sans ambition particulière, sans vouloir succéder au patron de l'époque, Victor Zeegers. J'ai simplement accepté de traiter tout ce que l'on me proposait : l'actualité européenne, judiciaire, théâtrale, etc. Tout m'intéressait, à l'exception des sports et de la finance, et cela m'a aidé quand je suis devenu rédacteur en chef.

— **Quelles qualités principales appréciez-vous chez un journaliste ?**

— La culture et la disponibilité, pas seulement le savoir-faire technique.

— **Vous êtes entré en 1957 dans un journal qui affichait ses valeurs de manière forte : catholique, monarchiste, de droite, adepte de la libre entreprise et de l'école libre, mais respectueux des institutions démocratiques et des droits de l'homme. Vous étiez à l'aise avec cette ligne ?**

— Quand on entrait dans un journal à l'époque, quel qu'il soit, il y avait des règles et une ligne à respecter, mais on ne m'a jamais demandé un certificat de baptême. Je n'avais pas de problème de conscience avec ces valeurs. C'étaient des principes avec lesquels j'étais d'accord.

— **En 1968, vous êtes devenu secrétaire de rédaction, puis rédacteur en chef en 1984. Vous avez alors joué un rôle dans l'évolution du journal.**

— J'ai pu contribuer à son évolution sur le fond et la forme. Un journal ne perdure que s'il sait prendre en considération les mutations du langage, de l'image, de la technologie, des mentalités. Il fallait évoluer, notamment après le concile Vatican II et Mai 68. J'étais assez jeune pour comprendre cela sans tomber dans les fantasmes révolutionnaires. Il fallait faire bouger le journal. Pas en remettant en cause les principes de base, mais le monde de nos lecteurs avait évolué, tout comme les jeunes journalistes engagés. Il était nécessaire d'ouvrir progressivement des portes. Nous avions

fait une étude. En 1985, les gens de droite l'étaient moins que ceux des années 1950 et ceux-ci, moins que ceux de 1910.

— **A-t-il été facile de faire évoluer la ligne du journal ?**

— Pas toujours. Je l'ai constaté à propos du problème le plus important et difficile, celui de la loi de dépénalisation de l'avorte-

ment. Je m'étais bien informé et documenté à l'époque et j'ai fait à ce sujet plusieurs éditoriaux où le journal s'est prononcé contre le principe d'une loi qui introduirait une tolérance excessive en matière d'avortement, tout en admettant que, dans un certain nombre de situations, c'était *de facto* un moindre mal. À partir du moment où une majorité dans les deux chambres se prononçait pour cette loi, il n'était pas question de déclencher une sorte de guerre civile. Je pense que la majorité des catholiques de l'époque pensait comme moi mais certains trouvaient que je n'étais pas assez combattif.

— **Un autre souvenir marquant ?**

— La nécrologie. La première fois que nous avons reçu un avis nécrologique d'un juif et d'un franc-maçon souhaitant que l'étoile de David ou le symbole franc maçon du compas et de l'équerre apparaisse sur l'annonce, le service administratif m'a demandé si on pouvait les passer. Et nous avons accepté.

— **Le journal est aujourd'hui devenu centriste.**

Vous adhérez à cette évolution ?

— Oui, même si je trouve parfois que cela va trop loin ou que l'on donne la parole par exemple à des gens sans trop savoir qui ils sont, en vertu de quelle autorité ils écrivent. Il est intéressant d'offrir des points de vue différents sur certaines questions mais, parfois, on pourrait mieux réaffirmer des valeurs.

— **Où vous situez vous, politiquement ?**

— Je dirais au centre droit pour simplifier.

— **Dans votre livre, vous ne cachez pas votre lien avec la religion catholique. Vous avez participé à l'animation des messes des artistes à la cathédrale de Bruxelles. Dieu, qui est-il pour vous ?**

— C'est une référence à quelque chose de grand, d'élevé, de noble, d'absolu. À la fois une explication et un mystère. Sans lui, on chavire dans le relativisme en tout. Le définir est difficile. Je comprends certains agnostiques ou athées, ceux qui doutent avec ce que l'on sait de l'univers par la science, mais si on supprime Dieu ou l'idée de Dieu, il me semble qu'on tomberait dans une sorte de vide. Je trouve qu'il est difficile de se passer de Dieu. Je suis assez d'accord avec Jean d'Ormesson quand il dit dans son dernier livre : « *Dieu absent et présent, qu'il existe ou n'existe pas, est notre unique espérance, et il est en vérité, dans la beauté, dans la joie, dans la justice, l'amour, la seule réalité.* »

— **Vous êtes aussi reconnaissant de ce que le christianisme a apporté ?**

— Oui. Avec d'autres je dirais que personne, avant Jésus, n'avait dit que Dieu était Amour. C'est une révolution absolue. Sur la place des femmes, des pauvres, il a apporté aussi une révolution. Cela a entraîné l'héroïsme des saints, des vies exemplaires de bonté, des œuvres de charité et de don de soi extraordinaires. Les droits de l'homme, c'est l'Évangile laïcisé disait Chateaubriand. C'est vrai, et tant mieux d'en avoir fait des principes universels.

— **La Libre Belgique a dû évoluer. L'Église le doit-elle ?**

— Elle n'a jamais cessé d'évoluer. Celle du Moyen Âge n'est pas celle de la Renaissance. Le pape François n'est pas Pie XII. Elle apporte un cadre, une référence spirituelle et intellectuelle, que l'on croie ou non à ce qu'elle propose, quitte à être ou non d'accord avec elle sur un point ou un autre. Elle aide à former son propre jugement. Si on ne propose rien, que va-t-il se passer ? Je n'imagine pas que la morale soit déterminée par 182 voix contre 170 dans un parlement. On serait alors dans un relativisme absolu.

— **À la fin de votre livre, vous écrivez que l'amour est souvent amer et que l'amitié offre un type de relation très précieux.**

— Je ne me suis jamais marié et j'apprécie l'amitié. J'ai essayé, dans ma vie, de rendre service. L'identification de l'amour et du mariage ne fonctionne pas toujours très bien. L'amour provoque des passions. Je cite dans mon livre Venage, un moraliste du XVII^e siècle : « *Le bonheur dans la vie ne consiste pas à être sans passion mais à s'en rendre le maître.* » Je crois que, sans passion, on n'a pas de moteur, de dynamique, mais il faut en être maître et éviter une voracité sans fin. La modération a du bon. ■

Jacques FRANCK, *La vie est un voyage, Libres Mémoires*, Éditions Luce Wilquin, 2016. 25€. Via *L'appel* : -10% = 22,50€

« Je comprends certains agnostiques ou athées, mais si on supprime Dieu ou l'idée de Dieu, on tombe dans une sorte de vide. »